

QUELQUES
MOTS INUTILES

AUX

BONNES MÈRES.

à Riga, ce 25 Mars 1816.

A. A. A. A.
Goussier.

à R I G A,
IMPRIMÉ CHEZ G. F. HAECKER.

1816.

Est.

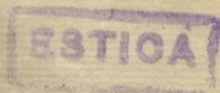


7843

Permis d'imprimer, à la charge de fournir, après l'impression, et avant de mettre l'ouvrage en vente, un exemplaire au Comité de Censure un au Département du Ministre de l'instruction publique, deux exemplaires à la bibliothèque publique impériale, et un à l'academie impériale des sciences.

à Riga, ce 28. Avril 1846.

A. ALBANUS,
Censeur.



A-9745

A. RIGA

IMPRIMERIE CHEZ G. F. HARTZ

1846

Aux

M è r e s

en

Livonie et en Esthonie,

par

un adorateur de leurs filles.

Depuis que je me sers de mes oreilles pour entendre, je n'entends parler que d'éducation, et depuis que je me plais à visiter les librairies, je m'apperçois, que les trois-quarts et demi des Volumes, qui y sont entassés, ne traitent que d'éducation et d'instruction. Vous même, mes belles, et aimables compatriotes, quand vous vous trouvez ensemble, les discours ménage, et de toilette epuisés, vous ne parlez que d'éducation. Depuis l'incomparable Pestalozzi, jusqu'aux petits-mâîtres d'école, et petits - mâîtres en tout genre;

depuis Mesdames de Genlis, Rudolphi etc., jusqu'aux servantes et cuisinières, qui par degrés arrivent au Tchine de bonnes, et à celui de Gouvernantes, tout le monde est si savant en fait d'éducation, que c'est une bénédiction, et l'on repand plus de principes d'éducation, qu'il n'en faudroit dans ce monde à tous ceux qui en manquent, lesquels sont en fort grand nombre.

Cependant je ne vois pas, que les opinions se soient réunies sur les meilleurs principes à suivre; il paroît au contraire, que les idées aient été confonduës par la grande diversité des règles, et qu'on ait manqué le but, par ce qu'il y avoit trop de chemins à pour-

suivre. Quoiqu'il en soit, cette reflexion m'a rappelé un ouvrage, que j'ai lu dans ma jeunesse, et qui pour-lors m'a assez mal servi. Cet ouvrage de Mr. Rollin, traite: De la manière d'enseigner, et d'étudier les belles lettres. Il y a après d'un siècle et demi, que ce livre a paru; il étoit certainement très-excellent à cette époque; maintenant il ne l'est qu'à demi, tout au plus. Frappé d'abord par l'idée des changemens dans les principes de l'éducation, devenus nécessaires par la suite des temps, et le génie des siècles, ayant réfléchi ensuite sur les causes du bien et du mal du temps de Rollin, et du nôtre, je n'ai pu me dispenser de relire encore une fois ces

quatre volumes. Je me suis convaincu dès lors, que tout ce qui y est prescrit pour l'éducation et l'instruction des adolescens, n'y est que peu, ou point applicable, et absolument étranger à l'esprit du siècle, comme aux besoins du jour. Tous les conseils au contraire, qui y sont donnés aux Mères pour l'éducation de leurs filles ont un mérite absolu, et le bon esprit de tous les siècles, et contiennent peut-être les seuls principes à suivre dans tous les temps, et dans tous les lieux. Cette différence n'est pas un défaut reprochable à notre auteur; elle est plutôt l'effet naturel de cette immuable distinction, constituée entre le caractère et la destination de l'un,

et de l'autre sexe. L'homme, destiné à vivre dans le monde, à conduire les affaires, tantôt par la prudence et la reflexion, tantôt par la persévérance et la vigueur, y doit être préparé par une éducation conforme à ce but, dirigée par les études, et l'esprit du siècle; la femme, trouvant sa destination dans les soins du ménage et dans l'intérieur calme de sa maison, où elle s'occupe à élever ses enfans dans la crainte de Dieu, et à faire le bonheur de son époux par toutes les vertus domestiques, la femme doit être élevée dans des principes fondés sur la nature du coeur humain, elle doit être imbue dès l'enfance de ces sentimens à la fois nobles et tendres, qui sem-

blent la porter au rang des êtres supérieurs; son éducation ne dépend point de ces lois, que les temps et les lieux imposent à l'éducation des hommes. Il s'ensuit que les principes de cette dernière doivent varier suivant l'esprit du siècle, tandis que les principes posés pour l'éducation des femmes sont invariables, comme les lois de la nature et celles du coeur humain.

La simplicité sainte et l'esprit droit de cet auteur du 17^{eme} Siècle sont telles, qu'il a su réduire les principes de l'éducation des demoiselles à un petit nombre de règles évidentes pour tous les gens honnêtes et raisonnables. Quoiqu'il soit certain, que toute mère chrétienne les trou-

veroit sans conseil, guidée par le seul bon-sens, il est bon toutefois de rappeler ces règles de tems en tems aux gens du monde, qui ne les oublient que trop-tôt. Rien n'est au dessus de cette simplicité sublime, de cette bienveillance douce et pure, qui caractèrisent la religion du Christ, et c'est elle qui doit dicter les principes d'éducation pour de jeunes personnes, destinées aux saintes fonctions d'épouse, et de Mère.

Puisque le livre de Mr. Rolin et devenu très-rare parmi nous, et qu'on n'en tirera probablement aucune édition nouvelle, j'ai cru à propos, Mesdames, de mettre sous Vos yeux un abrégé du chapitre qui traite de l'éducation des filles,

n'ayant pas voulu copier le chapitre tout entier, afin de ne pas vous ennuyer par l'étalage d'un sujet trop connu. En effet ce qu'on aura l'honneur de vous présenter, contient vos propres principes, les mêmes, qui en général ont servi à l'éducation de Mesdemoiselles vos filles. Ainsi l'abrégé suivant pourra me valoir de votre part quelques sentimens de reconnoissance, puisque j'y profite de l'occasion favorable pour mettre devant vos yeux un miroir, qui vous retracera fidèlement votre douce et belle image.

à Teilitz,

Janvier 1816.

1.
De la manière d'enseigner
et d'étudier les belles let-
tres; par ROLLIN. à Leyde
1759. — 4 Vol.

Traité des études des enfans,
1^{er} Volume.

CHAP. 2.

De l'éducation des filles. *)
Les choix d'une Gouvernante est l'af-
faire la plus importante que puisse
avoir une Mère. Elle doit l'avoir
longtems demandée à Dieu par des
prières humbles et ferventes, et l'avoir
méritée par des intentions pures, et

*) page 103.

par un desir sincère de procurer à sa fille une éducation véritablement chrétienne. *)

Le moins qu'on puisse exiger d'une Gouvernante, c'est qu'elle ait le sens droit, un esprit docile, une humeur traitable, et une véritable crainte de Dieu. Une Mère éclairée et prudente suppléera facilement au reste. Elle s'appliquera dans des conversations aisées et familières à la former par ses avis, qu'elle accompagnera toujours d'une douceur et d'une bonté qui les fassent passer jusqu'au cœur: car, sans cela, les avis les plus sages ne feront que révolter l'amour propre et trouveront tous les accès fermés.

Un des premiers soins d'une Mère est de s'instruire d'abord elle-même à fond de tout ce qui est nécessaire pour bien élever des enfans. Elle

*) pag. 107.

trouvera ce secours dans le livre que Mr. de Fénelon a composé sur l'éducation des filles, qui est fort court, et fort intelligible. *) Elle en doit faire une étude particulière, qui aille jusqu'à le lui rendre familier, et le faire lire plusieurs fois à la Gouvernante. Ce n'est pas encore assez. Prenez, dit Mr. de Fénelon lui-même à une Mère qui l'avoit consulté sur ce sujet, prenez la peine de lire ce livre avec elle. Donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, et dont elle ne se sent pas persuadée. Ensuite mettez-la dans la pratique, et à mesure, que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de ce livre, qu'elle étoit convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret.

*) page 108.

Cette application, continue Mr. de Cambrai, vous sera d'abord pénible: mais songez qu'en qualité de Mère c'est là vôtre devoir essentiel. D'ailleurs vous n'aurez pas long tems de grandes difficultés là-dessus. Car cette Gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis, que par de longs raisonnemens. Bientôt elle marchera d'elle même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut tenir aux enfans sur les plus importantes maximes tout faits, ensorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre. Ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations, qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation prati-

que, qui la conduira comme par la main. *)

Le plus grand obstacle à la bonne éducation des filles, est l'irrégularité de la conduite des parens. **) Tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est, qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites et des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très-petit nombre de familles. Souvent une mère, qui passe sa vie au jeu, à la comédie, et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave, qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles, à la vue d'une telle mère? Souvent encore on voit des parens,

*) page 109. **) page 110.

qui, comme dit St. Augustin, menent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics, et à d'autres divertissemens, qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée, dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager. Ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse, mais ils accoutument l'imagination voyage des enfans aux violens ébranlemens des représentations des passions et de la musique; après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, et leur font trouver fades les plaisirs innocens. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse, et ils la regardent comme triste et austère, si elle souffre ce mélange du bien et du mal.

§. III. Je suppose, que dans les années précédentes les jeunes filles

ont appris à bien lire et à bien écrire : c'est une partie de l'éducation des filles qui est trop négligée. *) Il est honteux, dit Mr. de Cambrai, mais ordinaire, de voir des femmes, qui ont de l'esprit et de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent. Ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant : au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel, mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe. On ne doit pas leur faire un crime de cette ignorance presque générale dans leur sexe, et qui, par cette raison, semble ne le pas déshonorer. Mais pourquoi ne tâcheroit-on pas de bonne heure à prévenir ce reproche, en leur apprenant à écrire correctement ? Ce soin ne demande pas un grand travail. Une

*) page 117.

légère connoissance de la grammaire françoise pour distinguer les différentes parties du discours, pour savoir décliner et conjuguer, pour connoître les diverses manières de ponctuer, voilà à quoi se borne par rapport aux filles la science qui leur est nécessaire ce point. Ces règles se trouvent dans toutes les grammaires françoises. Un maître habile en fera le choix, et en très-peu de tems et très-peu de leçons l'on mettra une jeune fille en état d'écrire très-correctement.

Il sera bon, que les jeunes filles apprennent les quatre opérations de l'arithmétique, qui leur seront fort utiles, et même nécessaires pour remplir des devoirs dont je parlerai dans la suite. *)

§. IV. La lecture des comédies

*) page 118.

et des tragédies, même de celles qui paroissent n'avoir rien de contraire à la modestie et aux bonnes moeurs, peut être fort dangereuse pour cet âge. Car, outre que cette lecture conduit prèsqu'infailiblement au désir de les voir représenter par des acteurs, qui y ajoutent de l'âme et de la vie, l'imagination vive des jeunes personnes saisit avidement tout ce qui flatte les sens, et qui est favorable à la cupidité; et presque tout la réveille dans ces sortes de poësies. Tout ce qui peut faire sentir l'amour, dit Mr. de Cambrai, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paroît dangereux. Les deux tragédies sacrées de Racine, Esther et Athalie, n'ont point ce danger pour les filles, et on peut leur en faire apprendre des endroits choisis.

Je ne sais pas comment la coutume de faire apprendre à grands frais

aux jeunes filles à chanter et à jouer des instrumens est devenue si commune, et est regardée comme une partie essentielle de leur éducation.*) J'entends dire, que dès qu'elles sont établies dans le monde, elles n'en font plus aucun usage. Pourquoi donc y donner pendant la jeunesse un tems si considérable qui pourroit être employé à des choses plus utiles, et non moins agréables, comme seroit entre autres le dessin, qui peut beaucoup servir aux ouvrages dont les dames ont coutume de s'occuper.

La danse aussi fait ordinairement une des parties les plus essentielles de l'éducation des filles, et l'on y consacre sans peine beaucoup d'argent et beaucoup de tems. On ne s'attend pas que j'entreprenne ici d'en faire l'éloge ou l'apologie. Je me borne

*) page 120.

à examiner simplement et sans pré-
 vention quel est, sur cet article, le
 devoir d'une mère chrétienne et rai-
 sonnable. Comme il y a des études
 destinées à cultiver et à orner l'esprit,
 il y a aussi des exercices propres à
 former le corps, et l'on ne doit pas
 les négliger. Ils contribuent à régler
 la démarche, à donner un air aisé et
 naturel, à inspirer une sorte d'hon-
 nêteté et de politesse extérieure, qui
 n'est pas indifférente dans le com-
 merce de la vie, et à faire éviter des
 défauts de grossièreté et de rusticité
 qui sont choquans, et qui marquent
 peu d'éducation.*) Mais il suffit pour
 cela d'apprendre à de jeunes person-
 nes à ne point s'abandonner à une
 molle nonchalance, qui gâte et cor-
 rompt toute l'attitude du corps, à se
 tenir droites, à marcher d'un pas uni

*) page 121.

et ferme, à entrer decemment dans une chambre ou dans une compagnie, à se présenter de bonne grace, à faire une révérence à propos, en un mot à garder toutes les bienséances qui font partie de la science du monde, et aux quelles on ne peut manquer sans se rendre méprisable. Voilà, ce me semble, à quoi naturellement doit tendre l'exercice dont je parle, et j'ai vu avec joie des maîtres à danser de la première réputation se renfermer dans ces bornes, pour satisfaire aux désirs des mères chrétiennes, qui joignent à une grande naissance une piété encore plus grande.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête ici à montrer, combien tout ce qui est au-delà de ce que je viens de marquer, peut devenir dangereux pour de jeunes Demoiselles, et combien les suites en peuvent être funestes. Une dame un peu jalouse de

sa réputation, ne seroit pas contente qu'on lui fit un mérite d'exceller dans le chant et dans la danse. C'est la remarque que fait Salluste en disant de Sempronia, dame de naissance, mais absolument décriée pour les moeurs: qu'elle chantoit et dansoit avec plus d'art et de grace, qu'il ne convenoit à une honnête femme.*)

§. V. L'étude la plus propre à orner l'esprit des jeunes demoiselles, et même à leur former le coeur, est celle de l'histoire. Elle leur ouvre un vaste champ, qui peut les occuper utilement et agréablement pendant plusieurs années. On trouvera dans la suite de cet ouvrage quelques réflexions plus étendues sur la manière dont il faut s'appliquer à cette étude.

*) page 122.

L'ordre des tems demande qu'on commence par l'histoire sainte. Comme elle est le fondement de la religion, il faut s'y arrêter plus que sur toutes les autres, et faire ensorte qu'une jeune fille la possède en perfection. Elle lui sera d'un grand usage tout le reste de sa vie, soit pour entendre les instructions publiques, soit pour lire en particulier avec fruit les livres de piété. Car, dans les unes et dans les autres, on suppose que l'auditeur et le lecteur sont instruits des faits de l'histoire sainte, et par cette raison on se contente de les leur indiquer en un mot; mais c'est un langage étranger pour ceux, à qui cette histoire est inconnue, et le nombre en est grand.

Outre cet avantage, qui est certainement bien considérable, mais qui ne regarde que les années suivantes, il y en a un autre actuel et présent,

qui est encore d'une plus grande importance. Mr. Fleury et Mr. de Fénelon ont tous deux remarqué, que l'étude de l'histoire sainte, sans parler de l'agrément qui s'y trouve par la beauté et la grandeur des événemens, et qui la rend par cette raison bien plus utile à la jeunesse, est la manière la plus sûre et la plus solide de l'instruire à fond et pour toujours de la religion. *) Ces histoires paroissent allonger l'instruction, mais véritablement elles l'abrègent, et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont detachés des faits. Aussi voyons nous que Saint Augustin, dans l'admirable ouvrage qui a pour titre: De la manière d'instruire les simples, n'en prescrit point d'autre que celle dont nous parlons ici. Et cette méthode ne lui étoit

*) page 125.

point particulière, ni d'une nouvelle invention; c'étoit la méthode et la pratique universelle de Eglise, observée dans tous les tems. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde; Jésus-Christ attendu dans l'ancien testament, et Jésus-Christ régnant dans le nouveau. C'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de tems et de soin, que l'instruction, à laquelle beaucoup de gens se bornent. Mais aussi, on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail, au lieu d'idées confuses. Le tems que les jeunes filles mettront à apprendre cette histoire, sera donc pour elles un tems bien utilement employé.

Je suppose, qu'elles en ont déjà une idée abrégée par l'étude qu'elles ont faite du catéchisme historique, qui à servi de préparation à une con-

noissance plus étendue et plus détaillée. *) Elles la trouveront dans le livre qui a pour titre: Abrégé de l'histoire et de la morale de l'ancien testament, imprimé depuis peu d'années, et dont on a déjà fait quatre éditions. Il est merveilleusement propre pour les jeunes personnes, parce qu'il est composé avec beaucoup de clarté, et souvent dans les termes mêmes de l'écriture sainte, dont la divine simplicité est préférable à tout ce que l'art a de plus pompeux et brillant. Une jeune fille en apprendra facilement tous les jours un chapitre. On pourra même d'abord se contenter de la moitié d'un chapitre; car il vaut mieux qu'elle en apprenne moins, et qu'elle le sache mieux. On prendra un jour, comme le samedi, pour lui faire répéter ce qu'elle

*) pag. 124.

aura appris pendant la semaine, et de même un jour, comme le samedi, pour lui faire répéter chaque mois. De cette sorte les leçons nouvelles ne feront point oublier les anciennes. Il est bon, pour exercer et affermir sa mémoire, qu'elle s'accoutume à rendre l'histoire fidèlement et telle qu'elle est dans le livre, sans pourtant exiger une exactitude scrupuleuse, qui aille jusqu'à n'oser changer aucun mot: pourvu qu'elle en substitue qui aient le même sens, on doit être content. Car, avant tout, la grande attention doit être de lui rendre cette étude agréable, et d'en écarter, autant qu'il se pourra, toutes les épines.

Après qu'elle aura récité son histoire, la gouvernante ou le maître pourront lui faire quelques petites questions, pour lui former l'esprit et

le jugement, pour lui apprendre à parler et à s'exprimer, et pour l'accoutumer à faire des réflexions sur ce qu'elle lit.*) Ainsi quand on verra Joseph vendu par ses frères, calomnié par la femme de Putiphar, mis en prison, on paroîtra étonné, et on demandra à la jeune fille, si c'est ainsi que Dieu récompense ses fidèles serviteurs? Elle trouvera facilement ce qu'il faut répondre à cette question. Quand on verra le même Joseph élevé en gloire, on la priera d'examiner, par quelles voies Dieu l'y a conduit; et par les interrogations mêmes qu'on lui fera, on l'aidera à observer que les obstacles mêmes, que les hommes avoient prétendu mettre à sa grandeur, sont devenus des moyens efficaces, pour l'y faire arriver, et que telle est ordinairement la con-

*) page 125.

duite de la providence à l'égard des hommes.

Quand Dieu donne sa loi aux Israélites sur la montagne de Sinai au milieu des éclairs et des tonnerres, et qu'un moment après ce même peuple la viole dans le premier et le plus important des dix commandemens, en adorant le veau d'or, on demande à la jeune fille, d'où a pu venir une prévarication si subite, si énorme, si générale? et s'il a manqué quelque chose à ce peuple dans la manière dont il a accepté cette loi, qui paroît pourtant bien soumise, puisqu'il tremble devant la majesté de Dieu qui lui parle, et qu'il promet sans restriction et sans exception d'observer inviolablement tout ce que le Seigneur lui commandera. *) On la conduira peu-à-peu à répondre que

*) page 126.

la faute du peuple, en promettant ainsi d'accomplir exactement les ordonnances de Dieu, a été de n'avoir pas connu sa foiblesse et son impuissance à tout bien, et de n'avoir pas recouru par la prière à celui qui seul pouvoit le mettre en état de lui obéir.

Quand la jeune personne ne trouve pas d'elle-même les réponses, on les lui fournit, et on tâche de les lui rendre intelligibles par la manière facile et claire dont on les lui explique. J'ai toujours souhaité, pour le secours des personnes chargées de l'éducation des filles, et je puis bien ajouter aussi de celle des garçons, qu'on trouvât dans quelque livre ces réflexions toutes digérées et toutes préparées. Les maîtres ou maîtresses commenceront par s'en bien instruire eux mêmes: après quoi ils seront fort en état d'en instruire les autres, en se proportionnant à leur force, et

prenant de ces réflexions ce qui convient à leur âge.

Quand les jeunes personnes, au bout d'une ou de plusieurs années, savent raisonnablement l'histoire Sainte, il y a une manière de la leur remettre devant les yeux, et de leur en faire rappeler les principaux événements, ce qui ne peut manquer de leur être fort utile et agréable: je l'ai pratiquée avec beaucoup de succès lorsque j'étois chargé de la conduite d'un collège.*) Je suppose que la jeune fille a plusieurs compagnes qui font les mêmes études qu'elle; sinon, la mère ou la gouvernante en tiendront la place. On propose quelque matière, et l'on ramasse tous les exemples que l'on en trouve dans l'histoire Sainte. Chaque personne fournit le sien à son rang, ou alternativement,

*) page 127.

si l'on n'est que deux, et cela en très-peu de mots, et simplement pour indiquer le fait. J'en donnerai ici quelques exemples.

§. 1.

Confiance en Dieu dans les plus extrêmes dangers.

Abraham, prêt de perdre son fils en l'immolant.

Jacob délivré de la colère de Laban, puis de celle d'Esau.

Moyse enfermé entre l'armée de Pharaon et la mer rouge.

Les Gabaonites, prêts-d'être exterminés comme les autres peuples du Canaan, trouvent le moyen de se dérober à l'anathème commun.

Gidéon avec trois cens hommes marche contre les Madianites.

Combat de David contre Goliath.

David, près d'être saisi par Saül, qui le poursuivoit sur une colline. *)

Elisée enfermé dans la ville Dothan, et poursuivi par Achab.

Samarie réduite à la dernière extrémité et sauvée.

Confiance d'Ezechias assiégé dans Jerusalem par Sennachérib.

Susanne condamnée à mort, et conduite au supplice.

Les trois jeunes hommes dans la fournaise.

Daniel dans la fosse aux lions.

Jonas jetté dans la mer.

Béthulie réduite à l'extrémité, et délivrée par Judith.

Les Juifs condamnés à périr, et délivrés par Esther etc.

*) page 128.

Reflexions sur le même
sujet.

On peut quelque-fois engager une jeune personne à développer un fait en le racontant plus au long; là elle s'accoutume et apprend à narrer. Mais, ce qui est encore plus important, c'est de mêler au récit des faits quelques courtes réflexions, et s'il se peut, les lui faire trouver à elle-même, les lui faire trouver, l'interrogeant d'une manière qui les lui rende faciles. J'en rapporterai trois ou quatre sur la matière qui vient d'être proposée.

1) C'est lorsque le danger est le plus pressant, et qu'il ne paroît aucune ressource du côté des hommes, qu'on doit le plus compter sur la protection de Dieu.*) C'est ce que prouvent clairement, la délivrance de David, lorsque Saül, arrivé presque à l'extrémité

*) page 129.

d'une colline d'où il ne pouvoit se tirer, étoit près de la saisir, la délivrance des filles de Samarie, de Jérusalem, de Bethulie, toutes réduites à la dernière extrémité, et sans espérance humaine.

2) Dieu se plaît pour lors à faire éclater sa puissance, et à se montrer, quand les hommes disparaissent entièrement, afin que la délivrance ne puisse être attribuée qu'à Dieu seul. C'est ce qu'il dit lui même, quand il ordonna à Gidéon de réduire son armée à trois cens hommes: „De peur qu'Israël ne se glorifie contre moi, et ne dise: C'est par mes propres forces que j'ai été délivré de mes ennemis.“

3) Ce qui attire la protection de Dieu, est une pleine confiance en son pouvoir infini, et en sa bonté qui ne l'est pas moins. Il est également facile au Seigneur, dit Jonathas, de don-

ner la victoire avec un grand ou avec un petit nombre. C'est dans le même esprit que David dit à Goliath: Vous venez à moi avec l'épée, la lance, et le bouclier; mais moi je viens à vous au nom du Seigneur des armées. L'écriture fait un éloge parfait du saint Roi Josaphat, par ce seul mot: Il a espéré dans le Seigneur.

4) La protection de Dieu, quoi qu'elle ne soit pas visible, n'en est pas moins réelle. Elisée, prêt d'être assiégé dans Dothan par l'armée des Syriens, et voyant son serviteur tout effrayé, pria Dieu de lui ouvrir les yeux. Il vit la montagne couverte de chevaux et de chariots de feu qui étoient autour d'Elisée. *) La foi devrait produire en nous le même effet.

*) page 359.

§. 2.

Avantages des bonnes liaisons et compagnies; dangers des mauvaises.

Lot connut peu d'abord de quel prix étoit la compagnie d'Abraham, puisqu'il s'en sépara.

Il s'expose aux plus grands dangers en le quittant, et en s'établissant à Sodome.

Abraham le tire des mains des quatre Rois vainqueurs.

Le même Lot est sauvé de l'incendie de Sodome par la protection d'Abraham.

Un petit nombre de Justes auroit sauvé Sodome.

La présence de Joseph attire la bénédiction de Dieu sur la maison de Putiphar.

Les Israélites entraînés dans le crime et dans l'idolâtrie par la com-

pagnie des filles moabites et madianites.

Bonheur de Ruth de s'être attachée à Noëmi: malheur d'Orpha, sa belle soeur, de s'en être séparée.

Liaison de David et de Jonathas, modèle d'une parfaite amitié.

Chûte de Salomon causée par la mauvaise compagnie de ses femmes.

Roboam perdu par la mauvaise compagnie de ses femmes et les mauvais conseils des jeunes seigneurs de sa Cour.

Jézabel pousse son mari Achab aux derniers crimes. *)

Connoissance d'Elie, source de bonheurs pour la veuve de Sarepta, aussi bien que celle d'Elisée pour la Sunamite.

Une esclave, qui étoit dans la maison de Naaman, est cause que

*) page 131.

son maître va trouver le Prophète Elisée.

Un domestique de ce grand seigneur l'engage, par ses sages remontrances, à exécuter l'ordre du Prophète.

Mort ressuscité par la présence du corps d'Elisée.

Os du Prophète de Béthel conservés, parce qu'ils se trouvent unis à ceux d'un autre Prophète de Juda.

Joas Roi de Juda préservé d'abord par les sages conseils du grand-prêtre Joad, puis corrompu par les flatteuries des courtisans.

De quelle utilité ne furent point les conseils d'Isaïe pour le saint Roi Ezechias.

Heureuse éducation du jeune Tobie dans la vertueuse maison de ses parens. Secours infinis qu'il tire de son conducteur.

Cette sorte de dispute peut être

l'autre peuvent entrer également dans l'exercice dont je parle.

Cette étude de l'histoire Sainte doit toujours être accompagnée de celles de la géographie et de la chronologie, qu'il faut réduire à très-peu de choses par rapport aux jeunes personnes, pour ne point trop charger leur mémoire.

A mesure qu'il se présente quelque nom de province, de ville, de rivière, de montagne dans l'histoire qu'on explique, il faut aussitôt les montrer sur la carte. Ainsi Abraham part d'Ur en Caldée, s'arrête quelque temps à Aran dans la Mésopotamie, arrive dans le pays de Canaan, appelé autrement la terre promise, passe de là en Egypte etc. Voilà bien des endroits différens, dont il faut faire connoître la situation. Il ne faut pas se rebuter de ce que les cartes de la terre Sainte sont en latin. Les noms n'en sont guères moins faciles à discerner, que s'ils étoient en

françois. Samaria, Samarie. Hierosolyma. Jérusalem. Mais pour aider les jeunes personnes à trouver sans peine les villes sur la carte, on dressera une table alphabétique de toutes celles qui sont énoncées dans l'abrégé de l'histoire de l'ancien testament, laquelle indiquera la tribu où chacune des ces villes est située. *)

J'en dis autant de la chronologie, qui est la connoissance du tems où les évènements, dont il est parlé dans l'histoire, sont arrivés. On donnera de même une petite table, où seront désignés les six âges qui partagent et renferment toute l'histoire Sainte; et chaque âge sera divisé en un petit nombre d'époques, qu'il sera facile de retenir en les répétant exactement à mesure qu'on avancera dans l'histoire. D'ailleurs il suffit aux jeunes Demoiselles

*) page 135.

de savoir à quelques années près le tems où ont vécu les personnes les plus connues, et où sont arrivés les faits les plus mémorables. Il faut bien se garder de charger leur mémoire d'un grand nombre de dates, qui ne serviroient qu'à y jeter du trouble et de la confusion. Les six âges sont des points fixes, (aux quels tous les autres se rapportent, et qu'il faut par cette raison apprendre très-exactement. Quand on sait que la sortie d'Egypte est arrivée l'an du monde 2515. et que le temple a été bâti par Salomon en 2992. (ce sont les dates du troisième et du quatrième âge), il est aisé de placer les événemens qui sont entre deux. Si l'on demande, dans quel tems a vécu Josué, comme on sait qu'il a succédé à Moïse, et que celui-ci a passé quarante ans dans le désert, on répondra: que Josué vivoit environ en l'an du monde 2550. Quand on ne diroit une

date qu'à vingt ou trente ans pres, cela doit suffire dans cet âge; parce que tout ce qu'on peut demander alors, c'est de ne pas tomber dans des fautes grossières d'anachronisme, comme de placer Abraham avant le déluge, David avant Moïse, et d'autres bévues pareilles. *)

Quand une jeune fille possède parfaitement l'histoire sainte, il la faut faire passer à la profane, et commencer par la grecque. Je comprends sous ce nom toute l'histoire ancienne, distinguée de celle de Rome.

Je lui conseille pourtant de ne point abandonner entièrement l'histoire Sainte, qui doit faire l'étude de toute la vie, mais d'en relire tous les jours quelque petite partie dans l'abrégé, jusqu'à ce qu'elle soit en état, et qu'on lui conseille de passer à la lectu-

*) pag. 134.

re de l'Ancien Testament même. Lire un chapitre historique par jour, n'est pas un grand travail, et n'emporte pas beaucoup de tems, mais c'est un hommage, ce me semble, et un respect que l'on doit à l'unique histoire du monde que l'esprit de Dieu ait dictée.

J'ai tâché de faciliter l'étude de l'histoire grecque par l'ouvrage que j'ai donné sur cette matière. Les jeunes personnes, qui n'ont point de secours étranger, peuvent facilement s'en passer, en observant exactement tout ce que font celles qui ont un maître. Il ne faut pas qu'elles se contentent d'une lecture rapide, qui ne laisse presque point de vestiges après soi, et qui n'est propre qu'à satisfaire la curiosité, *) défaut naturel au sexe, qu'on doit combattre de bonne heure, et non l'entretenir et l'augmenter en

*) page 135.

s'y livrant. Il faut revenir sur ses pas, et après avoir lu un fait, tout de suite le reprendre de nouveau, le relire plusieurs fois en s'arrêtant davantage sur les plus beaux endroits, s'en rendre compte ensuite à soi-même avec une sorte de sévérité, et s'il se peut, en faire un extrait ou un abrégé: je marquerai bientôt, comment il faut s'y prendre. La plupart des dames se plaignent qu'elles ne retiennent rien de ce qu'elles ont lu. C'est qu'elles ne se donnent pas la peine de lire comme il faudroit, et que dans leur jeunesse elles n'ont pas eu soin de cultiver leur mémoire, qui est naturellement paresseuse, et qui fuit le travail. Il seroit à souhaiter que les mères, qui sont les premières maîtresses de leurs filles, leur en tinsent lieu dans cette étude, s'y appliquassent elles-mêmes, et se missent en état de leur en faire rendre compte.

Plusieurs, depuis quelque tems, ont pris des maîtres pour étudier l'histoire et en ont tiré de grands secours. Les jeunes filles commencent par l'étudier en particulier, et quand le maître vient, elles lui font le récit de ce qu'elles ont lu, et de ce qu'elles ont remarqué. Cette nécessité de rendre compte à un autre, et souvent en présence d'une mère, est un puissant aiguillon, qui pique l'amour-propre, et qui oblige à faire des efforts. On a de la peine à être à soi-même son propre censeur, et si l'on fait tant que de le devenir, c'est toujours avec beaucoup d'indulgence; *) on est plus porté à satisfaire ceux qui exercent à notre égard cette fonction. Le maître ici observe si l'on a fait un fidèle récit, si l'on n'a point omis des circonstances essentielles, si l'on a insisté sur celles qui sont les impor-

*) page 136.

tantes, et sur tout si l'on a été attentif aux réflexions qui sont répandues dans l'ouvrage, et qui sont les plus importantes, à proprement parler, le principal fruit de l'histoire, sur tout par rapport aux jeunes personnes, dont il s'agit de former le jugement, et à qui l'on cherche à inspirer le goût du vrai et du solide. Le maître, dans cette vue, fait des questions, demande ce qu'on pense sur certaines actions, si l'on n'en connoît point de semblables dans une autre histoire, et quel jugement on porte des grands hommes, et de leur caractère. Voilà ce qui forme l'esprit.

Une jeune demoiselle âgée seulement de neuf ou dix ans, me racontoit l'histoire de Cyrus, qui ne voulut pas voir une jeune princesse qui avoit été faite prisonnière, et dont on lui vantoit la rare beauté: il chargea seulement un officier d'en prendre tout le soin possible, et d'avoir pour elle

tous les égards que son âge et sa naissance exigeoient. Je demandai à la jeune demoiselle, si elle n'avoit rien vu de pareil dans l'histoire? Elle ne manqua pas de me citer l'exemple de Scipion l'Africain, premier de ce nom, qui vit une princesse dans le même cas, et la traita comme sa soeur. Je voulus savoir ce qu'elle pensoit de Cyrus, et de Scipion, et auquel des deux elle donnoit la préférence dans une action presque toute pareille. *) D'un côté, me dit-elle, il y a plus de force, et de l'autre plus de prudence.

Quand la leçon est finie, la jeune personne repasse ce qui a été expliqué, et en fait l'extrait, qu'elle montre ensuite au maître. Il corrige ce qu'il y a de defectueux, soit pour les pensées, soit pour l'expression,

*) page 137.

ajoute ce qui manque au récit, rétranche ce qu'il y a de superflu, fait remarquer les fautes de langage, et d'orthographe. Je ne sais rien qui puisse être plus utile à de jeunes personnes, que cette sorte d'exercice. J'en ai vu plusieurs composer leurs extraits avec beaucoup d'exactitude et de justesse. On n'arrive pas tout d'un coup à peu; et l'application et le travail sont toujours suivis d'un heureux succès.

A l'histoire grecque succédera celle de Rome, la plus riche de toutes les histoires en grands évènements et en grands exemples.*) Celle de Laurent Eshard Anglois, traduite en notre langue, qui s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin, sera d'un grand secours pour les jeunes per-

*) page 149.

sonnes. Il seroit à souhaiter qu'elle fût plus étendue: mais dans ce qu'elle contient, elle est fort agréable, et n'a point le défaut ordinaire des abrégés, je veux dire une ennuyeuse sécheresse, qui n'intéresse point le lecteur, et qui le fatigue par un amas confus de faits entassés les uns sur les autres, sans être expliqués ni développés. Les révolutions de la république romaine par Mr. de Vertot et l'histoire du Triumvirat doivent être luës avec soin. Les jeunes filles, qui auront plus de goût et de courage, pourront entreprendre la lecture de Tite-Live, de Salluste dans les traductions que nous en avons. *) Mais ce qui mérite particulièrement toute l'attention, dont elles sont capables, ce sont les reflexions admirables de Mr. Bossuet, Evêque de

*) pag. 150.

Meaux, dans son histoire universelle, ouvrage qui ne peut être trop lu, ni trop estimé.

Cette étude de l'histoire ne demande point autant de tems ni de travail qu'on pourroit se l'imaginer. Je vois de jeunes demoiselles y faire en une année ou deux des progrès, qui m'étonnent, et qui me causent une véritable joie. Quelle ressource ces connoissances ne peuvent-elles pas leur fournir dans la suite, quand elles seront dans le monde, pour s'occuper solidement, et pour n'être pas obligées de se livrer à des visites souvent ennuyeuses, à des conversations froides ou peu intéressantes, à des amusemens plus que frivoles, qui deviennent comme nécessaires, faute de meilleures occupations! Je suppose ici deux sortes de compagnies. Dans l'une on s'assemble régulièrement pour jouer pendant deux

ou trois heures, et encore plus, et l'on donne toute son application au jeu, sans que la conversation puisse y avoir beaucoup de place. *) Dans l'autre, des dames s'assemblent aussi pendant un pareil espace de tems, mais elles s'occupent du travail de mains, tandis que l'une d'elles, chacune à son tour, fait une lecture amusante et agréable, qui donne lieu à des réflexions sur l'ouvrage qu'on lit, dont on porte son jugement avec la modestie et la retenue qui convient au sexe. Je sais qu'il y a de ces sortes de liaisons. Or je demande de quel côté est le bon esprit, le solide jugement, la justesse du goût, l'emploi raisonnable du tems, la vraie et sincère joie sans mélange d'ennui, de chagrin, et de repentir?

Il n'est pas nécessaire que j'insiste

*) page 151.

beaucoup sur les avantages du travail des mains par rapport aux personnes du sexe. Cette pratique est devenue assez commune parmi nous, et elle ne peut que leur faire beaucoup d'honneur. Dans ces siècles reculés, qui se ressentoient de l'heureuse simplicité du monde encore jeune, les dames les plus qualifiées s'occupaient à des travaux très-pénibles, et qui nous paroîtroient maintenant bas et méprisables. Sarah, dans une maison riche et opulente, et avec un très-nombreux domestique, préparoit de ses mains à manger aux hôtes. On voyoit Rebecca et Rachel, dans un âge encore tendre, revenir de la fontaine, les épaules chargées de vaisseaux pésans remplis d'eau. Chez Alcinous, roi des Phéaques, qui exerçoit l'hospitalité avec une magnificence vraiment royale, la jeune princesse Nausicaa ne rougissoit point

d'aller à la rivière laver elle même le linge. *) Le sexe à conservé cette louable coutume du travail de mains dans tous les tems et dans tous les pays. L'histoire remarque qu' Alexandre, le plus grand des conquérans, et l'empereur Auguste, Maître de l'Univers, portoient des habits travaillés par leurs mères, leurs femmes ou leurs soeurs. Le Christianisme nous fourniroit d'autres modèles non moins illustres. L'important est d'appliquer le travail de mains, non à des ouvrages frivoles, mais à des choses utiles et d'usage. On voit plusieurs dames se donner par-là des ameublemens en tout, ou en partie; ce qui a son mérite, et doit être estimé. D'autres se font une gloire de préparer des ornemens à de pauvres Eglises de campagne. Quelques-unes enchéris-

*) page 152.

sent encore sur la piété de ces dernières, et tiennent à honneur de revêtir et d'orner les temples vivans du Seigneur, en taillant et préparant des chemises pour les pauvres. Quelle recompense et quelle joie pour elles, quand elles entendront un jour Jésus-Christ lui-même leur adresser ces consolantes paroles: Venez, les bénies de mon Père, prendre possession du Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. J'étois nud, et vous m'avez revêtu. Heureuses les filles, à qui leurs mères inspirent de bonne heure, par leur exemple encore plus que par leurs discours, le desir de sanctifier leurs mains par de si pieux travaux. *)

§. VII. J'entends par soins domestiques tout ce qui a rapport au gou-

*) page 155.

vernement intérieur d'une maison, et tout ce qui régarde les dépenses pour les équipages, pour les meubles, pour la table, pour l'éducation et l'entretien des enfans, pour les gages et la nourriture des domestiques. Voilà, à proprement parler, la science des femmes: voilà l'occupation que la providence leur a assignée comme par preciput, et pour laquelle elle leur a donné plus de talent qu'aux hommes: voilà ce qui les rend véritablement dignes d'estime et de louange, quand elles sont assez heureuses pour remplir tous ces devoirs. Pendant que leurs maris sont occupés au dehors dans les différens ministères qui leur sont confiés, il est bien juste et raisonnable qu'elles les déchargent de ces petits soins et de ces menus détails, qui leur emporteroient un tems qu'ils peuvent employer plus utilement pour le bien public et pour le

service de l'état. Ce travail économique fait partie du secours que Dieu a prétendu procurer à l'homme en lui donnant une compagne: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui une aide semblable à lui.

Si donc j'ai réservé cet article pour la fin, ce n'est pas que je le croie inférieur aux autres. Je déclare au-contraire, qu'après la religion c'est celui qui me paroît le plus important. Une femme peut n'être pas fort instruite de tout le reste, et être néanmoins excellente mère de famille;*) mais elle ne peut ignorer ou négliger les devoirs dont je parle, sans manquer à l'une de ses plus essentielles obligations. Le bel-esprit et la science ne couvrent point un

*) page 154.

tel défaut, et loin de relever le sexe, ne servent qu'à le déshonorer.

Les mères doivent comprendre parce que je viens de dire, combien elles sont obligées de former de bonne heure leurs filles à ces soins domestiques. Elles seules peuvent ici leur tenir lieu de maîtresses: elles seules peuvent leur donner sur cet article les instructions qui leur sont nécessaires.

Après qu'on leur aura enseigné de l'arithmétique ce qui convient à leur âge et à leur sexe, ce qui se borne à très-peu de chose, c'est-à-dire à leur bien apprendre les deux premières règles, et à leur donner une légère teinture des deux dernières: après ce travail, il faut les mettre tout d'un coup dans la pratique, leur faire composer à elles-mêmes des mémoires, et leur faire régler des comptes. Une mère intelligente les forme par degrés à ces différens exercices, et entre pour

cela avec elles dans le dernier détail. Elle les accoutume à connoître le prix et la qualité des toiles, du linge des étoffes, de la vaisselle, et de tous les autres ustensiles. Quand elle fait des achats et des emplettes, elle les mène avec elle chez les marchands.*) Elle leur apprend les tems où il faut faire chaque provision, elle les instruit de la manière dont on doit ordonner un repas, et de ce qui se sert ordinairement dans chaque saison; du prix de tout ce qui convient pour meubler un château, une maison, un appartement. Elle entre avec elles en connoissance de ce qu'il faut faire par rapport aux fermes, qui font le plus solide bien des grandes maisons: pour tenir les terres en bon état, pour empêcher qu'on ne les dégrade, et s'il se peut, pour les améliorer.

*) page 155.

Elle à soin sur-tout d'inspirer à une jeune demoiselle, destinée pour le monde, des principes d'une sage et noble économie, s'éloigne également et d'un sordide avarice, et d'une ruineuse prodigalité. C'est cette vertu qui a conservé le bien des grandes maisons, et qui les soutient avec honneur dans le monde: et c'est le défaut opposé, qui en est la honte et la ruine, comme on le voit tous les jours par une expérience, qui n'est que trop ordinaire, et qui cependant n'instruit point les gens de qualité.

On peu réduire l'instruction, qu'une mère doit donner à sa fille sur cet article, à cinq ou six principes qui renferment tous les autres :

- 1) Régler sa dépense sur ses revenus et sur son état, sans jamais se laisser emporter au-delà des bornes d'une honnête bienséance par

la coutume et l'exemple dont le luxe ne manque pas de se prévaloir.

2) Ne prendre rien à credit chez les marchands, *) mais payer argent comptant tout ce qu'on achète. C'est le moyen d'avoir tout ce qu'ils ont de meilleur, et de l'avoir à moindre prix.

3) S'accoutumer à regarder comme une grande injustice, de faire attendre les ouvriers et les domestiques pour leur payer ce qui leur est dû. Toi bien ne manque pas de donner cet avis à son fils. Lorsque un homme, lui dit-il, aura travaillé pour vous, payez lui aussi tôt ce qui lui est dû pour son travail; et que la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous. L'écriture en

*) page 156.

plusieurs endroits, parle de ces délais comme d'une injustice très-criminelle, dont le cri monte jusqu'aux oreilles de Dieu, et en attire la vengeance et la malédiction.

4) Se faire représenter et arrêter les comptes régulièrement tous les mois, les clorre sans manquer à la fin de chaque année, et se donner bien de garde d'abandonner la régie des biens et de la maison à des mains subalternes, qui ne sont pas toujours zélés et fidèles. Ce soin n'est point pénible, et ne coûte presque rien, quand on y est exact: au-lieu que si on le néglige, il devient un vrai travail qui rebute, et qui fait qu'on laisse accumuler années sur années, ce qui cause un désordre et un cahos affreux dans les affaires, qu'il n'est plus possible de débrouiller, et qui ruine enfin les maisons les plus opulentes.

5) Dans le règlement qu'on fera des dépenses, qui doit toujours être proportionné aux revenus, mettre à la tête de tout la portion destinée, et due aux pauvres.*) Ce n'est pas une grace qu'on leur accorde, mais une dette dont on s'acquitte à leur égard, ou plutôt à l'égard de Jesus-Christ, qui leur a transporté ses droits. Le moyen le plus sûr et plus aisé de s'acquitter fidèlement de ce devoir, c'est de faire cette separation dans le moment même que l'on reçoit quelque somme de ses revenus, et de la mettre à part comme un dépôt. La libéralité coûte moins quand on a de l'argent devant soi, et par cette attention on se ménage toujours un fonds pour les diverses charités qu'on est obligé de faire. Je connois une maison, respectable

*) pag. 157.

par bien des endroits, où le père de famille, de concert avec son épouse, payoit régulièrement à Jesus - Christ dans la personne des pauvres les prémices et la dîme de tous ses revenus; et qui, outre cela, les mettoit au lieu et place d'un de ses enfans, selon le conseil de Saint-Augustin. C'est-là une magnificence chrétienne qu'il ne faut pas exiger de tout le monde, mais dont une mère de famille doit se tenir heureuse de pouvoir approcher, quoique de loin, persuadée qu'elle fait partie de cette sagesse dont parle le Saint-Esprit dans les proverbes: La femme sage bâtit sa maison, l'insensée détruit de ses mains celle même qui étoit déjà bâtie.

En proposant, comme j'ai fait, une suite de lectures et d'exercices pour les jeunes personnes du sexe, je n'ai

eu en vue que celles à qui leur état laisse le tems et fournit les moyens de s'y occuper. Ces sortes de lectures et d'exercices peuvent remplir utilement et agréablement les premières années de leur vie. *) Et pourquoi refuser de leur orner l'esprit de ces connoissances, qui certainement ne sont point au dessus de leur portée, ni contraires à leur état? L'affectation de science et de bel-esprit ne convient à personne, et encore moins aux dames: mais s'ensuit-il qu'elles doivent être condamnées à une grossière ignorance? L'étude que je conseille ici aux jeunes demoiselles, ne les empêchera point, comme je l'ai déjà observé, de s'acquitter exactement de tous leurs devoirs, d'apprendre à travailler utilement des mains, d'entrer déjà dans tous les soins du

*) page 158.

ménage, de s'instruire de tout ce qui regarde une sage économie, et qui a rapport au gouvernement domestique: connoissances absolument essentielles à leur état, et dont le défaut cause ordinairement la ruine des plus grandes maisons. L'étude dont je parle, loin d'être un obstacle à ces devoirs, les y conduira naturellement, et leur en rendra la pratique plus facile, en leur donnant un esprit plus sérieux, plus exact, plus solide, plus capable d'ordre, d'attention, de travail, en leur faisant aimer davantage leurs maisons, et en leur apprenant à se passer de compagnies. Elles ne feront jamais parade de ce qu'elles auront appris, et ne seront distinguées des autres que par une plus grande modestie. L'avantage qu'elles tireront de leurs connoissances, *) sera de n'être pas obligées, pour

*) page 159.

éviter l'ennui et le dégoût d'une vie desoccupée, d'en remplir le vuide par le jeu, par les spectacles, par les visites inutiles, par des conversations frivoles, et d'être en état, après qu'elles auront satisfait aux bienséances de leur condition, de se réserver des momens précieux, où, libres et retirées, elles puissent s'occuper de lectures capables de nourrir agréablement leur esprit, et de remplir leur coeur d'une joie solide et durable, en lui montrant le seul bien qui peut le rendre heureux.
